

Note sur un nouveau négationnisme



Éric Marty

Le discours négationniste, apparu au plein jour au début des années 70, a fait et fait l'objet de très nombreuses études, analyses, démontages. On a pu faire des phénoménologies du négationnisme, des psychanalyses, des analyses philologiques, sociologiques, politiques ou sémiologiques qui ne l'ont d'ailleurs pas empêché, et qui ne l'empêcheront pas, de proliférer, de s'étendre et de croître, car la négation appartient comme telle à l'événement qu'elle nie et dont elle est le parasite.

Ce travail est donc fait, et il faut, malgré son apparente inutilité, le poursuivre, mais la priorité n'est peut-être pas là ou plus seulement là. D'autres questions se sont greffées à ces analyses, liées précisément à cette prolifération parasitaire, peut-être virale, mais également à un déplacement de la négation : l'apparent déplacement de l'extrême droite, où on a cru la voir surgir, vers l'extrême gauche ou la gauche où pourtant elle était très tôt présente (ni Rassinier, ni Faurisson, ni les membres de la Vieille Taupe n'étaient de droite). L'extrême porosité entre la gauche radicale ou révolutionnaire et les mouvements palestiniens, depuis les années 70, puis islamistes depuis les années 2000, a, à ce titre, ajouté à la confusion. Par ailleurs, il est, en fait, probable, qu'à un certain niveau, le négationnisme transgresse tous les clivages politiques, ne serait-ce qu'au plan rhétorique, ce qui déjà n'est pas rien.

L'opérateur de négation – le déni – est ce qui déjoue tout métadiscours politique ou idéologique, et ceux-ci ne sont sans doute pas en mesure de nous permettre d'appréhender la question négationniste dans sa totalité réelle. La toute-puissance imaginaire et fantasmatique du discours négationniste est d'abord liée à la fantastique opérativité de l'adverbe monosyllabique « non ».

Ces nouvelles questions, porteuses d'ambiguïtés, se sont naturellement multipliées avec la complexification de la question négationniste. Elle-même,

d'ailleurs, a débordé de très loin la question primitive des chambres à gaz et même de la Shoah, pour toucher bien d'autres questions comme par exemple les attentats du 11 septembre, il est vrai associés à la question juive. De manière générale, le négationnisme et le complotisme, depuis un certain nombre d'années, ont eu tendance à se confondre. Le développement de sites internet du type de celui d'Alain Soral a renforcé une confusion qu'il est difficile d'éclaircir précisément. Ainsi, dans un entretien avec Jérôme Bourbon de *Rivarol* du 29 juillet 2016, Soral attribuait la responsabilité des trois grands attentats commis sur le sol français dans la période qui venait de s'écouler (*Charlie-Hebdo*, le Bataclan et Nice) à Israël car les trois lieux ou objets des attaques étaient, selon lui, sous « contrôle sioniste ». On voit remarquablement bien l'accentuation d'un type de paralogisme régenté par le déni. L'hypothèse – elle-même largement fantasmatique – que « Charlie Hebdo », le Bataclan et Nice soient des espaces juifs, plutôt que de servir à expliquer qu'ils aient été des cibles juives pour le terrorisme musulman, rend au contraire Israël, à ses yeux, responsable de ces attentats. L'événement comme tel est alors totalement forclos, et sa réalité n'obéit plus qu'à une seule équation où la figure juive non seulement est omniprésente mais est seule présente. On devine alors à quel mécanisme primaire l'imaginaire négationniste est arrimé.

Pourtant, s'il faut prendre en compte, d'une part l'extension quantitative du négationnisme et d'autre part son extension qualitative, il ne faut pas se laisser déborder par elles, et pour cela il faut interroger les marques implicites de nos discours – les nôtres - sur le négationnisme qu'il s'agisse de discours spontanés de type endoxal ou bien de discours élaborés de type analytique, et qui sont, dans tous les cas, de l'ordre du métadiscours, c'est-à-dire discours sur le discours. Dans quelle mesure le métadiscours qui a pour objet le négationnisme est-il en mesure d'intégrer toutes ses données sans être lui-même pris par des paramètres contradictoires, ou en tout cas extrêmement différents, au point de lui faire perdre

de sa pertinence et de son efficacité pragmatique ? Telle est la question que je voudrais poser.

*

L'extension du champ recouvert par le « concept » de négationnisme pose des questions très complexes comme j'ai pu m'en rendre compte dans mes travaux sur Alain Badiou où j'ai pointé un déplacement essentiel, le passage d'un négationnisme des faits (type Faurisson) à un négationnisme de l'événement : la réalité factuelle de la Shoah n'est à aucun moment contestée, mais, d'une part, la qualité juive des victimes est niée (car, pour Badiou, utiliser le prédicat « juif » pour qualifier les faits, c'est se placer sous la régence d'une catégorisation nazie¹) et d'autre part, il faut l'oublier comme événement afin de faciliter la paix au Moyen-Orient. Le nom même de « Shoah » doit être évité dans une forclusion entêtée d'un réel juif quelconque². Cette coupure entre deux modes de négationnisme n'est évidemment pas claire dans la mutation qu'elle révèle, c'est pourquoi j'ai proposé dans mon livre récent sur *Shoah*, l'œuvre de Lanzmann, de la comprendre comme synchrone avec l'évolution globale de la réception historique de l'extermination des Juifs d'Europe³.

Pour avancer dans cette question, je partirai de propos de Ken Livingstone – dit Ken le Rouge (Red Ken), autrefois maire de Londres, membre éminent du parti travailliste - déclarant que « Hitler soutenait le sionisme⁴ ». Comme toujours, il y a, associés à ce genre de discours à vocation «historiographique», des propos plus idiosyncrasiques, comme cette « blague », qui lui avait valu une suspension d'un mois comme maire de Londres, où il avait comparé un journaliste juif à un gardien

¹ On retrouve une argumentation assez semblable chez Alain Besançon, pourtant situé à l'opposé de Badiou sur le plan de la philosophie politique, qui fait une même critique sur ce qu'il appelle la «religiosité de la Shoah » où, selon lui, les Juifs trahissent de ce fait leur religion mais surtout intègrent à leur dogme un événement qui les aliènerait à la métaphysique nazie, où ils accepteraient de se laisser définir par cette métaphysique (voir *Problèmes religieux contemporains*, éditions de Fallois, 2015).

² Voir à ce propos mon livre *Une Querelle avec Alain Badiou, philosophe*, Gallimard, collection L'Infini, 2007.

³ Voir le chapitre 1 de mon *Sur Shoah de Claude Lanzmann*, Manucius, 2016.

⁴ *Le Monde*, 30 avril 2016.

de camp de concentration. « L'humour » est un bon repère du degré d'investissement du sujet parlant dans son discours sur les Juifs, et le négationnisme est évidemment un espace où « l'humour » a toute sa place : on se rappelle de la formule de Darquier de Pellepoix, commissaire général aux questions juives à partir de 1942, déclarant en 1978 : « À Auschwitz on a gazé. Oui c'est vrai. Mais on a gazé les poux¹. » Pensons à Le Pen et son « Durafour crématoire », ou Alain Badiou ou Ahmadinejad qui, tous deux, se demandaient « humoristiquement » pourquoi les Juifs n'avaient pas créé l'État d'Israël, pour le premier, en Bavière, et en Autriche pour le second. D'ailleurs, tout cela se rejoint puisque l'incident qui a servi de prétexte aux propos de Livingstone était une intervention d'une députée du Labour, Naz Shah, d'origine pakistanaise, qui proposait de relocaliser Israël aux États-Unis², proposition qu'il défendait.

Nous nous trouvons là devant un paradigme nouveau, proche et différent de celui ontologique et métapolitique de Badiou. Comme chez Badiou, il ne s'agit pas d'un négationnisme frontal qui conteste la réalité positive des faits. Ken Livingstone, à aucun moment, ne nie les « six millions de victimes juives de la Shoah », mais il défend donc la thèse « historique » qu'Hitler avait soutenu le sionisme au début des années 30, et induit qu'il y avait donc la possibilité d'une alliance entre les Juifs et le système nazi, alliance que seul le basculement d'Hitler dans la folie a interrompue. Où sommes-nous ? Dans quel espace de négation nous situons-nous ? Il s'agit d'un négationnisme – gardons le terme – d'apparence mineur puisque l'essentiel de l'événement dans sa donnée quantitative et sa réalité factuelle est validé, mais bien évidemment l'événement, dans ce qu'on pourrait appeler sa réalité totale ou sa logique profonde, est déconstruit. Sans la folie hitlérienne, les Juifs auraient pu trouver leur place au sein du système nazi et y aurait joué un rôle dans lequel chacun aurait rendu service à l'autre. La Shoah alors relève de l'aléatoire historique, d'une contingence qui n'exclut donc pas son

¹ *L'Express* 28 octobre 1978.

² *The Guardian*, 26 avril 2016.

inversion – au moins par hypothèse – en une complicité ou un contrat entre bourreaux et victimes. La question qui se pose alors est la répercussion qu’induit l’intégration de tels propos à la « bibliothèque » négationniste, et les risques de confusion que cette intégration entraîne. L’émergence de ces discours doit impliquer, il me semble, une différenciation permanente de leurs origines comme de leurs effets.

Ainsi, ce type d’élucubration diffère profondément, je crois, d’une autre dérive dans le discours sur la Shoah, interne au monde juif, et qui est l’accusation récurrente de liens entre certaines institutions ou notabilités juives et le système d’extermination, venue par exemple d’Hannah Arendt à propos des responsables des Conseils juifs des ghettos. Les errements de Arendt ont été mis au jour par Lanzmann avec *Le dernier des injustes* (2013), mais aussi dès *Shoah* avec toute la séquence autour de Adam Tcherniakov, qui inscrit ces prétendues complicités dans la réalité spécifique du système d’extermination où le processus de mort interdit le recours à une logique propre à ce qu’on pourrait appeler la politique naturelle des hommes¹

On ne peut pourtant assimiler ce discours à celui d’un Ken Livingstone et y voir du négationnisme. Ce qui distingue Hannah Arendt, ou Maurice Rajsfus, dont le livre sur UGIF (ancêtre du CRIF), préfacé par Pierre Vidal-Naquet, remet violemment en cause les élites juives françaises, c’est que leur propos n’amointrit nullement la réalité *spécifiquement nazie* de la Shoah. Or ce critère est à mes yeux essentiels. Il y a négationnisme chaque fois que la responsabilité nazie est remise en cause ou que le projet nazi se voit relativisé dans sa signification historique. Ce qui est nouveau pourtant, avec les deux noms que nous venons de citer, Hannah Arendt et Maurice Rajsfus, c’est le déplacement du soupçon – sinon donc de la réalité – de négationnisme de l’espace antisémite au sens large vers le monde juif lui-même. Soupçon au sens où, avec Arendt et Rajsfus, quelque chose de la

¹ Voir sur ce point le chapitre « *Aktion und Tat / Action et acte* » dans mon livre sur *Shoah* (op.cit).

brutalité même de l'événement se brouille, est traversé par une forme de confusion. Une confusion d'autant plus inquiétante qu'elle est faite au nom d'une certaine pureté, d'une forme d'intransigeance juive. Les responsables des Conseils juifs n'ont pas été, selon Arendt, assez *juifs*.

*

C'est cette question d'une contamination du monde juif par le négationnisme, que je voudrais aborder maintenant, et c'est évidemment elle qui est la plus problématique et la plus difficile à penser. Je ne fais pas allusion à des propos qui jouent sur le scandale comme ceux de Shlomo Sand (l'invention du peuple juif) ou de Norman Finkelstein (L'industrie de l'holocauste). Pas plus qu'à ceux, tout récents, du général Golan, n°2 de l'État-major israélien, mettant en garde les Israéliens, le jour même de la commémoration de la Shoah, contre le fait de ne pas assez s'en souvenir dans leur comportement quotidien, notamment à l'égard des Palestiniens. Dans ce dernier cas, je ne vois rien de *négationniste*. La Shoah, malgré son caractère unique, peut servir de repère politique et moral dans les comportements contemporains, surtout émanant de quelqu'un que la fonction même place en position de « savoir quelque chose » du conflit, et des risques de crimes qu'il engendre. Mais notons, pourtant, que ces propos de Golan lui ont valu des accusations de négationnisme au sens où ils introduisaient le risque d'une confusion entre victimes et bourreaux.

Ce qui m'intéresse aujourd'hui ce sont les déclarations de Benjamin Netanyahu au mois d'octobre 2015, selon lesquelles, jusqu'en 1941, Hitler « ne souhaitait pas exterminer les Juifs, il souhaitait les expulser » (« Hitler did'nt want to exterminate the Jews at the time, he wanted to expel the Jews »). On le sait, l'hypothèse de Netanyahu pour expliquer le déclenchement de la Shoah n'est ni le système nazi, ni la démence d'Hitler, mais c'est sa rencontre, en 1941, [28 novembre] avec le grand Mufti de Jérusalem al-Husseini qui l'aurait convaincu de la nécessité d'exterminer les Juifs. Ce dernier aurait dit à Hitler : « si vous les expulsez ils viendront tous ici [en Palestine]. » « Que dois-je faire ? » aurait alors

demandé Hitler. « Brûlez-les » aurait conseillé le Mufti (« If you expel them, they'll all come here [in Palestine]. Hitler then asked :« What should I do with them ? » and the mufti replied : « Burn them¹. »

Au-delà du burlesque involontaire dans l'espèce de reconstitution hollywoodienne du dialogue conduisant Netanyahu, comme un acteur, à jouer les deux rôles à la fois, dont celui d'Hitler - burlesque qui, à soi seul, discrédite le propos -, on fera trois remarques qui attestent le sérieux avec lequel il a été prononcé. Tout d'abord, cette idée est une idée récurrente et insistante chez lui. Déjà en 2012, à la Knesset, il avait défini Hussein comme l'un des principaux architectes de l'extermination des Juifs. On notera ensuite que les excuses présentées par Netanyahu, liées à l'immense protestation venue de tous les horizons contre son discours, sont restées superficielles. Elles n'ont pas remis en cause le propos lui-même, Netanyahu se contentant de déclarer qu'il n'avait pas « l'intention d'absoudre Hitler de sa responsabilité dans la destruction démoniaque du judaïsme européen». Enfin, si tous les historiens admettent évidemment l'existence d'un axe palestino-nazi, avec pour acteur principal Al-Husseini, allié d'Hitler, et qui fut à l'initiative d'une division SS musulmane (Handschar), il faut noter d'une part que celle-ci fut essentiellement composée de Bosniaques et non de Palestiniens, et, d'autre part, que l'idée que celui-ci aurait révélé à Hitler la nécessité de la Shoah n'a jamais été prise au sérieux. À un niveau historique, la fonction hypothétique de Hussein projetée par Netanyahu, pose pourtant la question très importante puisque cette hypothèse projette hors de l'Europe du projet d'exterminer les Juifs, et donc remet en cause la dimension strictement européenne de la Shoah. Question ouverte mais qui ne peut en aucun cas s'appuyer sur la déclaration de Netanyahu qui, elle, n'a aucun sens sur le plan historique. Contrairement à ce que prétend Netanyahu, s'il est impossible aujourd'hui, de limiter à la seule Europe le projet exterminateur nazi ce n'est pas

¹ B. Netanyahu s'exprimait en anglais au Congrès sioniste mondial à Jérusalem le 20 octobre 2015.

parce que son origine serait extra-européenne, mais c'est par un processus chronologiquement postérieur et essentiellement lié à l'extension géographique de la guerre, d'abord européenne puis mondiale. Enfin, il y a plus grave dans le propos de Netanyahou. Sa manière d'assigner l'un des plus grands événements du XX^e siècle, à coup sûr le plus monstrueux, à une discussion de salon entre deux individus – le führer et le mufti - , laisse entrevoir l'incapacité de Netanyahou à en prendre la mesure, et renvoie l'événement à quelque chose de dérisoire dont on pourrait donner l'essence, la cause et l'origine dans un « sketch » improvisé à une tribune de congrès. Il y a là quelque chose de profondément indigne.

Une fois fermée cette parenthèse, et une fois revenu à la déclaration de Netanyahou, nous voici devant un vrai problème très difficile à appréhender car, si, au niveau de sa compréhension même, l'énoncé est limpide, il en est tout autrement au niveau de son interprétation. Véritable problème qui est le miroir même d'une extension extrême de l'application du concept de négationnisme. Extension si extrême que, bien évidemment, la légitimité de son application doit être discutée.

On peut proposer une lecture minimale de l'extravagante irresponsabilité de Netanyahou, en invoquant les qualificatifs habituels qu'on utilise systématiquement pour minimiser la portée de ce type de propos. Pourquoi pas ? Mais je rappellerai que c'est précisément ce à quoi j'ai eu à faire en réponse à mes analyses sur Genet, Badiou, Agamben, Deleuze... Rhétorique que l'on connaît très bien, qui est celle de nos « adversaires » et qu'il m'est difficile d'utiliser. Je rappellerai aussi combien il nous est devenu familier d'utiliser le terme négationniste dans des cas beaucoup moins explicites : par exemple dans le cas du « projet de décision » récent de l'Unesco, en mai 2016, sur Jérusalem qui n'est « négationniste » que par déduction et non par des formules *explicites* de négation. Ce qui est intéressant dans le cas qui nous préoccupe, c'est qu'il nous met face à nos propres contradictions, ou, plus précisément, aux contradictions dont le métadiscours sur le négationnisme est désormais porteur.

Deux éléments nous autorisent à amoindrir et à relativiser le propos de Netanyahou. D'une part, le tollé quasi unanime qu'il a provoqué en Israël et la violence des réactions (voir par exemple celle d'Elie Barnavi) qui montrent, avec assez d'évidence, que cette position non seulement est pratiquement sans écho dans l'élite israélienne mais qu'elle est globalement rejetée. D'autre part, et paradoxalement, la position de premier ministre de Netanyahou nous offre la possibilité de réduire la falsification historique (entendons ce terme dans son acception minimale) à ce qu'on peut appeler la raison d'État. Bref, on ne peut interpréter l'énoncé sans introduire la dimension du *contexte*, faute de quoi on prend le risque de tomber dans les banalités psychologiques, qui sont de fausses excuses, et qui ne font qu'augmenter l'énigme : à savoir qu'est-ce qui pousse Netanyahou à croire à ce propos extravagant puisqu'il est évident qu'il y croit ?

La seule question qu'on peut se poser est de comprendre où se situe objectivement le point d'ouverture qui a autorisé Netanyahou à passer d'un énoncé raisonnable (le Mufti était en accord avec la politique d'extermination) à un énoncé déraisonnable (le Mufti a inspiré à Hitler le projet d'exterminer les Juifs d'Europe). Ce point d'ouverture opère en trois phases : 1. La négation : « Hitler ne voulait pas... [*Hitler did'nt want to exterminate*] » 2. L'innocentement du responsable. Hitler pose avec candeur la question : « Que dois-je faire ...? [*What should I do ... ?*] » 3. Déplacement de la responsabilité sur un tiers qui est l'Autre, le Palestinien, et qui, donne, tel Méphisto, la solution : « Brûlez-les. [*Burn them*] ». Processus en trois phases qui remplit toutes les conditions qui définissent l'énoncé négationniste, y compris la puérilité, à l'exception évidemment du critère contextuel, dont celui touchant à l'identité du locuteur.

L'élément d'interprétation que nous proposons est donc celui de la raison d'État. Cette lecture rend indissociable l'énoncé de Netanyahou de la situation historique contemporaine, à savoir le conflit israélo-palestinien. D'une certaine manière, on dira que l'énoncé de Netanyahou contient un énoncé implicite qui en porte le sens et la légitimité. Si le Mufti de Jérusalem porte la responsabilité de la

Shoah alors il faut en déduire que le peuple palestinien est historiquement et politiquement l'héritier de ce dessein. Ce dessein est confirmé par le négationnisme qui caractérise la position historique des Palestiniens aujourd'hui, et dont son représentant le plus éminent, Mahmoud Abbas, a d'ailleurs soutenu une thèse négationniste, identique à celle de Ken Livingstone sur les connivences des dirigeants nazis et sionistes, et inverse à celle de Netanyahu qui, lui donc, associe nazis et Palestiniens.

On dira que le rôle *historique* que Netanyahou attribue au Mufti de Jérusalem dans le déclenchement de la Shoah, s'alimente d'une lecture globale du conflit actuel entre Israéliens et Palestiniens, guerre qui se définit alors comme portant en elle un projet d'extermination des Juifs. On conclura donc que l'énoncé historiographique de Netanyahou est en réalité un énoncé métapolitique. L'énoncé « négationniste » s'autorise de la raison d'État en donnant à l'hypothèse d'une guerre d'extermination actuelle, un fondement, une vérité dont la puissance et la nécessité sont associées un événement originaire : la Shoah *comme événement palestinien*, dont la décision s'origine en un sujet palestinien, le grand Mufti de Jérusalem.

Ce tourniquet logique entre le passé et le présent, entre la Shoah et le conflit israélo-palestinien, entre l'Europe et le Moyen-Orient pose des questions, et parmi elles de vraies questions, par exemple celle de se demander si, oui ou non, il y a actuellement un projet d'extermination des Juifs dont les acteurs seraient les Palestiniens. Cette question est évidemment en soi pertinente, et je l'ai moi-même posée dans différents livres comme *Bref séjour à Jérusalem* ou *Une Querelle avec Alain Badiou, philosophe*, à partir de la Charte du Hamas ou des déclarations du Hezbollah. Mais cette question cesse d'être légitime dès lors qu'elle est intriquée dans la Shoah, et bien sûr, surtout, sur un fondement négationniste. Ce n'est pas du tout la même chose que de dire très précisément que le projet politique du Hezbollah et du Hamas porte en lui un projet d'élimination des Juifs d'Israël, et de dire que la Shoah est un projet originairement palestinien dont on peut vérifier

rétrospectivement la réalité dans le projet actuel d'extermination des Juifs au Moyen-Orient. Il y a là une inversion chronologique et logique extraordinairement dangereuse et, de ce fait, un paralogisme pervers.

De sorte qu'avec l'humour propre à la logique de l'absurde, on pourrait formuler le paradoxe suivant : Si l'énoncé selon lequel c'est le grand Mufti de Jérusalem qui a révélé à Hitler la nécessité de la Shoah est faux, et si cet énoncé porte implicitement l'idée que le peuple palestinien actuel porte ce dessein, alors ce second énoncé est également faux.

Ainsi, la réciproque aux propos de Netanyahou consiste à désintriquer ce réel historique contemporain d'un événement qui lui est disproportionné et anachronique politiquement, historiquement, métaphysiquement, à savoir la Shoah.

On pourrait donc dire que l'énoncé « négationniste » de Netanyahou met en danger Israël et les Juifs doublement.

1. En alimentant la folle prolifération des mille et un discours négationnistes qui peuvent trouver là de quoi prospérer, et de quoi jouir en trouvant chez l'adversaire leurs propos en miroir. Les propos de Netanyahou ont en effet provoqué une jubilation sans précédent dans les « vrais » réseaux négationnistes.
2. En défendant de la pire manière qui soit Israël des menaces qui pèsent sur lui par le contre-sens majeur qu'il commet et par l'incroyable maladresse qui fragilise de manière évidente le pays dont le scandale mondial qu'il a provoqué est l'un des signes, tout comme les « excuses », elles aussi mondiales, que Netanyahou a été contraint de faire.

*

Une dernière question se pose. La distinction majeure que nous avons opérée entre le propos de Netanyahou et les autres discours négationnistes par le critère contextuel n'interdit-il pas d'employer le terme négationniste ? Nous sommes-là

dans la question du métalangage, au plus près d'elle. C'est à elle que je voulais nous ouvrir.

J'ai systématiquement placé le mot négationniste entre guillemets chaque fois qu'il était associé à Netanyahou. Ces guillemets ne signalaient pas seulement le doute dans lequel je me trouvais quant à la légitimité d'appliquer ce prédicat à son discours. Les guillemets signalent généralement une citation. Et c'est aussi en ce sens que je les ai employés, comme pour marquer que son utilisation se faisait par citation, et que le mot « négationniste » ne pouvait pratiquement plus aujourd'hui être pris dans un usage ordinaire, celui du discours naturel, mais qu'on ne pouvait plus l'utiliser qu'au sein d'un métadiscours, et donc que comme *une citation* : sa définition ne relève plus de l'usage spontané de la langue (la compétence linguistique du locuteur ordinaire) mais est prise dans des séries extraordinairement complexes d'usages où le *sens* du mot a cessé de relier un signifiant et un signifié pour ne plus établir que des liens au second degré entre des discours, et des discours sur les discours : par exemple entre les discours Faurisson/ Badiou/ Mahmoud Abbas/Linvingston/Golan/ Netanyahou etc., pour donner quelques repères parmi les noms que nous avons cités. Le sens du mot « négationniste » s'est aliéné à son métadiscours, à l'échelonnement pratiquement infini des discours qu'on peut tenir sur lui.

Cette dérive sémantique est assez typique de la complexité même de la chose, et sans doute de la puissance de division de l'adverbe « non » qui est l'infrastructure linguistique et, pourrait-on dire, métaphysique du négationnisme. Elle est peut-être propre à tous les mots négatifs. Ne pas être en mesure de maîtriser cet adverbe – non - est caractéristique des périodes d'extrême confusion. La sagesse – sagesse dont nous sommes difficilement capables – voudrait que face à cette confusion des usages, nous soyons clairs au moins sur un point qui est crucial : s'il est impossible de désuturer l'événement historique qu'est la « Shoah » du destin historique d'Israël, il nous est possible de ne pas établir pour autant des liens *d'identification* des deux événements. De tels liens

d'identification conduisent à perdre tout sens dialectique de l'histoire et de basculer dans une lecture mythique, voire mythologique qui, non seulement identifierait les Palestiniens aux nazis, mais bien plus gravement, par un tour de passe-passe historique, substituerait à la responsabilité nazie dans l'extermination des Juifs d'Europe une responsabilité palestinienne. La des-historisation de la Shoah est sans aucun la pire opération qui soit pour Israël même. Cette des-historisation porte en elle l'opérateur de négation que nous repérons comme ce qui ne peut que brouiller passé et présent.

Notre tâche maintenant est donc parallèlement au combat anti-négationniste de réfléchir pleinement sur le métadiscours ayant pour objet le négationnisme. Tâche tout aussi indispensable que la première et que le présent rend vitale.

Éric Marty